

La maladie-enfant (les mères chez le pédiatre)

Aldo Naouri

Article publié dans " AUTREMENT" Mai 1987

Touchantes.

Avec cette lourdeur neuve, encore brute et maladroite, qui remodèle les formes graciles.

Une géométrie de la rondeur continue de faire loi, hésitant à laisser de nouveau disparaître des contours qu'on a cru oubliés. Elle gagne même les gestes: lents, consciencieux, uniformes, appliqués. Leur conférant cette touche de dévotion qui les verse au rang du religieux. L'objet du rituel est là: présent, fragile, souverain et dans l'attente. Livré tout entier à ce qui ne saurait être que de la perfection.

Elles se meuvent, étrangères dans cet espace encore flou. Oublieuses de leur corps ancien, soucieuses seulement de ce corps petit, surprenant et frêle qui les requiert et les redéfinit.

Elles sourient. Mimique qui contracte fugitivement la bouche avant que les paupières épaissies ne masquent très vite le regard et ne le dirige vers le seul objet légitime de leur sollicitude. Sempiternelle image, renouvelée sans cesse, des maternités qui ont fasciné les artistes: les bras se creusent, l'épaule s'avance, le sein fait plafond à cette niche reconstituée pour se faire protectrice et rassurante. Puis l'autre bras achève l'enveloppe, finissant par restaurer, pour l'enfant, la fonction augurale contemporaine de sa conception. Elles parlent. Elles présentent leur enfant. Sans savoir que chaque mot qu'elles égrènent ne peut et ne pourra qu'en porter l'estampille. Elles sont là à dire ce qu'elles croient être du commun. Mais le son de leur voix, leur ton, leur débit phonatoire, leur mode d'expression, même derrière ce qu'elles croient être la plus parfaite maîtrise, trahit leur étonnement.

Est-ce donc cela?

Est-ce bien cela?

Est-ce cela, le devenir mère?

Touchantes.

Touchantes de ne pas oser formuler, de ne pas oser se formuler, dans la part la plus secrète d'elles mêmes, qu'elles viennent de contracter une maladie singulière, une maladie fréquente, banale, commune mais soigneusement déniée. Une maladie chronique et à jamais inguérissable: la maladie -enfant.

Elles s'y sont livrées un jour. Dans le suspens de leur conscience, dans le débordement de ce qu'elles ont perçu comme un incommensurable besoin, dans l'ivresse insoupçonnée de ces sommets où l'amour qu'on respire, insidieusement, pénètre chaque geste et chaque parcelle du corps.

Elles auraient pu hésiter. Riches de leur propre expérience. Riches de la conscience du désarroi dans lequel elles ont vu maintes et maintes fois leur

propre mère. Riches de tous ces discours sur l'injustice, le sort, l'avenir incertain. Elles auraient pu hésiter de s'être entendu répéter, sans relâche, la nature de l'épreuve à laquelle elles comptent s'adonner. Elles auraient pu hésiter, refuser la violence et l'inconfort des nuits blanches, la torture des pics de l'émotion qui taraude et use à chaque instant. Elles auraient pu comprendre que toute prospective dans ce domaine ressortit immanquablement de l'improvisation hâtive, de l'approximation la plus grossière. Qu'aucune recette, aucune certitude, aucune ficelle ne les mettra à l'abri d'une nécessité fondamentale: avoir à vivre l'intégralité de leur aventure dans sa dimension une et toujours surprenante.

Elles n'ont pas hésité.

Elles ont franchi le pas.

Sous les applaudissements frénétiques de cette part de leur corps qui jubile.

Corps devenu plein. Corps devenu quiet. Corps apaisé d'avoir reçu l'accomplissement d'une promesse inscrite au fin fond de sa physiologie.

Puis ont coulé ces longs mois.

Longs mois de quotidien brumeux et estompés.

Longs mois d'attente, scandés de nos jours, par les coups de cymbale des examens médicaux. La sophistication des moyens comme un retour forcené à la réalité ne parvient pas à altérer cet état d'esprit. Tout au plus ces examens sont ils vécu comme une concession obligée aux instances qui garantissent la bonne fin du projet. Les voilà déniés d'une de leurs potentialités: avertir des embûches. Autrement dit inscrire le pathologique comme continuellement présent. Muer cette aventure existentielle en combat défini contre la menace. Subrepticement, en *catimini*, s'opère la bascule. Comme si la médicalisation venait parfaire un leurre espéré, souhaité, attendu: s'il y a du désarroi, si survient cette soudaine et formidable mutation d'une femme en mère, la médecine est là pour veiller aux accros. Nous avons les moyens de vous réduire au silence! Nous avons les moyens de vous installer dans le confort abrutissant de la bonne santé des corps. Nous avons les moyens de museler celle que pareille aventure ne cessera pas de vouloir faire hurler.

"Prenez votre gosse et tirez vous. Place à la suivante. Faut pas charrier, ne ralentissez pas le mouvement. Derrière vous, il y en a d'autres qui attendent. Et si chacune faisait le même cirque! On ne va pas rester sur place à s'interroger sur vos états d'âme! Avancez, ma bonne dame, tout ça c'est la nature. Quand on a avalé la pomme, faut bien cracher les pépins."

Touchantes.

Elles obéissent. Elles baissent la tête. Elles obtempèrent. Partagées entre toutes sortes de terreurs, elles affrontent l'horreur de ce nouveau tête à tête.

Et les voilà, consciencieuses, chez le pédiatre.

Riches de trésors de sollicitude. Luttant pied à pied avec l'inquiétude qui est prête à les submerger, elles se sentent penaudes et vaguement coupables. Ne le leur a-t-on pas suffisamment seriné, sur tous les tons, que tous les malheurs qui les atteignent sont de leur seul fait? Et là, face à celui qu'elles vivent comme le détenteur suprême du plus précieux des savoirs, elles sont prêtes à supporter l'épreuve, monnayer de leur contrition et de leur soumission, un bout d'acquis.

Alors, affrontant ce qu'elles perçoivent comme l'inévitable octroi à payer pour continuer de fonder le quotidien, elles s'exécutent. Dans un effort appliqué, elles collent à la réalité la plus tangible, à l'irrécusable des chiffres et des paramètres. Elles annoncent les informations. Elles cherchent, au fin fond de leur mémoire bousculée par l'émotion indécente qu'elles font taire, le détail, le plus petit détail, celui là qui, miraculeusement promu au rang de sésame, pourra forcer le mystère de l'épreuve en cours. N'est-il pas notoire qu'il faille s'aider, aider la science, cette nouvelle appellation d'un ciel devenu vide, pour recevoir ses bienfaits et mettre fin au malheur?

Héroïnes de leur propre aventure. Héroïnes sans témoin, sans reconnaissance. Taisant par l'effet d'une pudeur maîtrisée leur impatience et leur espoir, leur attente et leur fierté. Usant des mots conventionnels comme pour entériner ce malentendu dont elles sont les premières victimes, elles vont jusqu'à s'informer, se former, prendre scrupuleusement des notes, collectionner les consignes. Accumuler sans arrêt les bribes de recettes qui leur permettront de déjouer les pièges, de se rire de l'inattendu, de pouvoir un jour devenir... expertes!

N'est-ce pas à cette tentative forcenée, encouragée de toutes parts, de les faire toutes puissantes qu'aboutit la dénégation de leur maladie-enfant? Ne voilà-t-il pas des corps sociaux, composés d'individus fascinés par un rêve fou et impossible, un rêve dont ils n'ont pas fait le deuil, le rêve d'une société maternante parfaite, qui leur enjoignent d'avoir cette seule tâche comme horizon: être des mères accomplies, protectrices, surprotectrices, oblatives, généreuses, captivantes. Être des fondatrices d'un ordre rassurant et bienfaiteur, d'un ordre dispensateur de seuls effets lénifiants.

Héroïnes consciencieuses, encouragées par l'énorme battage qui utilise jusqu'à leurs plus secrètes pensées, elles s'exécutent.

Faisant taire leur désarroi. Étouffant dans leur gorge ce cri d'appel qu'elles sentent parfois monter vers leur compagnon, leur partenaire dans la procréation, elles assument.

Sous les hourras enivrants qui les laissent croire à la noblesse de leur entreprise, elles vont, obstinées, jusqu'au bout de ce qu'on espère d'elles.

Solitaires.

Touchantes.

Touchantes parce que solitaires. Solitaires involontaires. Auraient-elles à ce point oublié d'où leur est venu ce frémissement insaisissable qui a mis la vie en elles? Mais comment intégrer à leur vie maintenant dédoublée ce chevalier-starter devenu inutile? Elles ne peuvent même plus savoir combien il pourrait alléger leur maladie-enfant.

Il y a de moins en moins de place pour les pères dans cet univers technique où tout va si vite. Face à elles, ces mères, il n'y a plus de pères. Il n'y a plus que des fils d'autres mères: des hommes. Confrontés, dans un combat au grand jour, à leurs concurrentes, qui le sont devenues sur tous les plans: des femmes. La plus grande des confusions devient de mise aujourd'hui. Et pourquoi se perdrait-on dans les *distingo* subtils de catégories surannées? Des hommes? Des femmes? Des pères? Des mères?

Tout cela peut-il encore avoir cours quand ont été démontées les mécaniques oppressives engendrées uniformément par ces oppositions? Et ne sommes-nous pas dans un monde où tout est maintenant possible?

Les rêves et les cauchemars ne sont-ils pas à portée de main? Aller sur la lune? C'est fait. S'enrichir? C'est fait. Communiquer? C'est réputé faisable. Transformer le désert en jardin fleuri? C'est fait. Déplacer tout un peuple? Ca a été fait, ça peut se refaire. En anéantir un autre? Ça aussi ça a été fait, et ça peut encore se faire.

La terreur et l'horreur devenues monnaie courante ne sont-elles pas brocardées par leurs auteurs comme autant de titres de gloire? Les galimatias idéologiques se couvrent et se recouvrent vidant le langage de toute substance parce que sachant excellemment en manier les effets pervers.

Alors, on a beau jeu, jusque dans les études de marché, de saisir au bond ces ressorts secrets de l'angoisse, qu'ainsi on exacerbe, pour améliorer les courbes de productivité.

A quel monde incertain se trouve promis cet être frêle qui viendrait dispenser l'ultime essence d'un bonheur insoupçonné?

Et que viendrait donc dire, ce partenaire, le père?

Qu'il faudra, à ce nouvel être, affronter l'univers ambiant tel qu'il est pour y laisser sa trace. Qu'il faudra pour cela que la niche s'ouvre et que les bras se libèrent. Que la vie s'accomplisse et se vive, se risque et se gagne. Que la protection sache reconnaître ses limites et consente à ne pas l'y enfermer frileusement, sauf à vouloir produire un de ces équivalents d'avortons uniformes et sans consistance.

Mais comment pareil projet pourrait-il se mener à bien sans produire un sentiment insupportable de spoliation et de trahison ?

Alors, pour assurer le bien fondé de sa démarche, payer le prix de son désir, assurer l'impact de sa parole, le voilà, ce père, réinvitant le corps de la mère à poursuivre l'acte même de procréation. La tractant, de son statut nouveau, au statut coextensif qui ne l'a jamais quittée: femme. Femme pouvant retrouver dans la chaleur des corps à nouveau unis, la trace de cette altérité radicale que la naissance a estompée. Retrouvant, avec quelque bonheur, le balbutiement d'un corps qui se livre aux incertitudes des gestes caressants et y cherche, de manière têtue, la négation de l'insupportable solitude.

Là où l'amour se retrouve et se préserve, là seulement se trouve la clef des lendemains.

Mais quels délires président à l'élaboration de ce tableau idyllique?

Et pourquoi s'obstiner à ne broser que des portraits de mères devenant redoutables à leur insu et de pères soudain marris? L'inverse n'est-il pas aussi soutenable?

Assurément.

Et le moindre regard porté sur les statistiques de nos sociétés trace une ligne de partage qui rend non seulement recevable l'objection, mais dément catégoriquement le long montage qui l'a précédée.

Alors?

Ce n'est pas par une acrobatie qu'on peut s'en tirer .

C'est qu'il reste à évoquer la constance des faits qui émaillent l'Histoire, surtout la plus récente. Puis à recourir au devenir de ces faits: prendre acte

que les modifications enregistrées dans un corps social ne sont l'objet d'aucune réflexion critique, et, acquièrent hâtivement, par d'obscurs et inavouables mécanismes inhérents à l'exercice du pouvoir, force de loi. Laissant à chacun, sous prétexte de ne pas entraver la marche d'un illusoire progrès, le soin de tirer son épingle d'une confusion nouvelle et redoutable. Les mères ne seront-elles pas parvenues à récolter de l'inattendu quand leurs fils à force de rêver de parturition, auront fini par se donner les moyens de l'accomplir! On nous rassure à qui mieux mieux: la grossesse masculine c'est pour très bientôt. En ajoutant, qu'après tout, homme ou femme n'est-ce pas du pareil au même? Alors les voilà, ces fils, à foncer, ravis, dans ce piège de l'imitation sans savoir qu'ils y perdent jusqu'à leur identité.

Touchantes.

Mères-carrefour. Mères-pivot.

A chaque génération quelque chose de neuf s'inscrit. Quelque chose de neuf et pourtant déjà connu. Quelque chose de connu mais qui recouvre une vigueur toute fraîche. Le processus se nomme: reproduction. Fidèle, intégrale, sans la moindre invention, avec à peine quelque réajustement, si, précisément, ne s'y inscrit la référence novatrice au partenaire. Partenaire longtemps espéré, soigneusement choisi, après qu'on aura eu testé la validité des inclinations mutuelles jusque dans le quotidien de la vie commune.

Pourquoi?

Et pourquoi ce partenaire choisi se trouve-t-il si vite récusé?

Pourquoi, s'il ne l'est pas, déserte-t-il, lui même, la place qui lui est désignée?

Pourquoi l'appel qui lui est lancé demeure-t-il inarticulable et inaudible?

Qui cela arrange-t-il?

Et s'il ne s'agissait là que de l'exécution méticuleuse d'une forme courante du destin?

Conséquence prévisible et attendue quand on malmène la grammaire inconsciente. Sous prétexte, à l'ignorer délibérément ou à en dénier l'existence, d'instaurer le règne de la science toute puissante qui permet de procéder à coups d'arguments logiques. Alors on s'invente ses définitions, ses principes, ses concepts. On les agence, on les articule. On ira longuement fouiller tous les discours autorisés pour forger une ontologie à sa propre mesure. S'exerçant, ravi, à cette illusion de liberté qui parfume la mésaventure; Nouvelle stratégie, voulue méritoire, des couples puis des parents nouveaux et crédules.

Ce n'est pas parce que la technique administre tous les jours les preuves extrêmes de son tout-pouvoir, que l'humain change ou a changé, fondamentalement.

Sa grammaire est immuable.

Et, quoiqu'en disent les pervers aux discours habiles, séducteurs et tonitruants, une femme est et demeure une femme; un homme est et demeure un homme. La différence des sexes est la toute première règle de cette grammaire inconsciente avec laquelle le tout petit vient au monde. Il sait, aussi, par cet effet, qu'une mère est et demeure une mère, qu'un père est et demeure un père. Mais que peut-il, lui, comprendre, sentir, vouloir entreprendre si ces prémisses utilisables lui sont interdits. Si ces prémisses

fondamentaux sont dénoncés, décriés, distordus, démentis. S'il lui est signifié qu'il assiste à un curieux jeu de quatre coins où les positions et les rôles sont devenus non définis et interchangeables .

Ne peut on concevoir qu'il soit pris de vertige? Qu'il se mette à souffrir jusque dans son corps héroïque, mais rompu d'avoir dû se soumettre à cet effort excessif?

Alors, il se manifeste. Il trépigne, il scande, il s'exprime par ce corps. Il exige. comme pour radicaliser le malaise de sa mère jusqu'à la plus extrême limite. Lui signifiant sa faillibilité, lui faisant percevoir, toucher du doigt, sa condition d'être, atteinte de cette maladie-enfant qu'à son insu elle vient essayer de soigner, jusque dans le cabinet du pédiatre. A cet égard, tout enfant a de prodigieuses vertus réparatrices.

Puis, quand il l'aura suffisamment malmenée, cette mère, peut-être sera-t-il parvenu à la faire renoncer à l'exercice d'un tout-pouvoir, à la prétention d'une fallacieuse autarcie? Parfois, dans les bons cas, il sera même parvenu à lui faire entendre que, se situant à la zone exacte d'une transmission méticuleuse, elle peut cesser de se croire soumise aux seuls impératifs de son histoire, gagner une certaine autonomie et recouvrer, dans le commerce nouveau d'un partenaire qu'elle aura suffisamment récusé, quelque chose d'une promesse à laquelle elle avait cru devoir définitivement renoncer.

En retour, dans la répétition de ces scansions renouvelées, lui, il aura pu capter l'essentiel d'un message rassurant. Cette mère qui hait si fort la mort au point d'en faire son ennemi le plus farouche, aura su la dénoncer et en démasquer les sortilèges.

Vouloir si fort la vie et le hurler à ce point, n'est-ce pas la manière la plus commode de se faire pardonner cet instant d'irratrappable folie qui accompagne toute conception?

Cela ne change rien à l'échéance fatale. Mais combien, souvent, hélas, à être affublé des charmes qui en dénie jusqu'à l'existence, le linceul de la mort-promesse ne se trouve-t-il pas paré des couleurs les plus chatoyantes!

Elles le sentent. Elles le savent. Elles le disent comme elles peuvent, cet enfermement.

Parfois même, elles le crient.

Obstinées et courageuses.

Touchantes.

Aldo NAOURI
7 Juillet 1986

